

ARTHUR MEYER Directeur

RÉDACTION DE QUATRE HEURES DU SOIR À UNE HEURE DU MATIN... ABONNEMENTS Paris et départements... Étranger

ARTHUR MEYER Directeur

ADMINISTRATION ABONNEMENTS, PETITES ANNONCES... ANNONCES M.M. LAGIANGHE, CERFF & Co



LE PLUS GRAND JOURNAL DU MATIN

L'Église et la Liberté

Dans peu de jours, un grand débat va s'ouvrir devant le Parlement français. Les représentants de la nation auront à décider si les liens qui, depuis quatorze siècles, l'unissent à l'Église catholique, sans autre restriction que les dix années de la tourmente révolutionnaire, seront définitivement rompus.

Pour les y déterminer, malgré toutes les hésitations qui s'agitent dans le secret des âmes, les ennemis de l'Église vont accumuler contre elle toutes les accusations familières à la politique électorale, et dont le tableau renverra l'écho à l'étrange des réunions publiques. Passés tout, on la dénoncera comme l'ennemie de la raison et de la liberté; on fêtera ses engagements comme des leçons d'asservissement, et c'est au nom de l'émancipation des intelligences que ces hommes, pour la plupart socialistes avoués, et dont le programme est anticatholique, vont proclamer la condamnation de l'Église, l'impossibilité pour la France démocratique de lui demeurer unie.

Combien parmi ces législateurs, appelés à trancher souverainement la plus haute, la plus redoutable des questions sociales, combien auront étudié avec soin la doctrine que l'Église a émise? Combien, soucieux de juger l'Église autrement qu'à travers leurs passions, auront cherché, ailleurs que dans les pamphlets politiques, le sens de ses enseignements?

À l'heure même où se prépare ce procès solennel, la grande académie paraitra, comme tous les ans, dans les chaires encore ouvertes à sa parole, pour y exposer avec sérénité son immuable doctrine. Qui, parmi les juges de demain, se souciera de l'écouter?

Un jour, il y a soixante-dix ans, l'Église de Notre-Dame se remplit d'une multitude qu'elle n'avait pas encore vue; toute la jeunesse, les amis et les ennemis, et toute foule curieuse qui une grande capitale tient toujours prête pour tout ce qui est nouveau, s'étaient réunis à des flots pressés dans l'ancienne basilique. C'est en ces termes qu'a raconté lui-même l'inauguration des conférences religieuses de Notre-Dame celui qui, dès le premier jour, jeta sur cette forme rajournée de la prédication chrétienne, un éclat dont le temps n'a pu affaiblir l'impression.

Henri Lacordaire était alors couvert de l'ordinaire vêtement des ministres de Dieu. Six ans plus tard, il reparaissait dans cette chaire, la première du monde, portant la robe blanche des Frères Prêcheurs, et il montrait fièrement à son auditoire, comme une liberté reconquise. Elle devait y être, pendant trente-sept ans, en l'environnement du respect universel.

Aujourd'hui un autre orateur sera debout dans cette chaire illustre. Mais à l'inverse du maître qui l'y remplace, il aura dû, pour continuer la tradition de sa parole, déposer cette robe blanche sainte, et se revêtir, comme un laïque, du costume d'aujourd'hui, comme un signe séculier, et reprendre le vêtement d'un gouvernement, pourtant orgueilleux de son irréligion, à l'étrange prétention de décréter la forme et la couleur. Où est ici la liberté?

Quand, l'année dernière, le R. P. Janvier, subissant la dure contrainte d'une loi qui le blessait dans sa conscience de chrétien et dans son droit de citoyen, parut pour la première fois sous cet habit nouveau, devant une foule qui avait le bruit grandissant de sa renommée, un frisson la parcourut tout entière.

Le titre général des conférences était connu: elles devaient traiter de la liberté! Était-ce un rapprochement voulu et allié-on, contre l'attente de la soutane, ce prétre paraisait le symbole d'un autre monde, d'un autre état, d'une autre protestation? Plusieurs l'attendaient, tous l'eussent trouvée légitime. Il n'en fut rien.

Plein d'une belle et calme sérénité, l'orateur sacré, supérieur aux épreuves du temps, entra dans son sujet, sans un regard pour ses persécuteurs, sans une parole de tyrannie. Il avait, l'année précédente, parlé de la « Béatitude, but suprême dans lequel l'âme se consume et s'achève, but sublime, par excellence », car ce n'est rien moins que « la vision éternelle et la possession de Dieu ». Reprenant aussitôt, par un naturel enchaînement, le discours interrompu, il dit, à propos de la béatitude, une puissance tient les rênes de notre activité; elle porte un bien grand nom, dit le Père Lacordaire, elle s'appelle la liberté. Et, sans permettre à son auditoire d'égarer sa pensée vers des objets plus humains, il ajouta: « C'est le don que nous avons choisi les moyens ordonnés à la fin. » Je ne sais rien de plus éloquent, rien de plus grand que cette tranquille majesté du prêtre de Jésus-Christ, oubliant l'injure qu'il vient d'endurer, pour ne songer qu'à la doctrine dont il garde le dépôt sacré.

Longtemps après seulement, lorsque fut publié le volume qui renferme ces conférences de l'année dernière, comme le soldat, après le combat, consent à donner aux émotions de son cœur un rapide souvenir, le prédicateur de Notre-Dame découvrit, dans une courte préface, un peu de son libéralisme. C'est à nous, écrivait-il, le plus humble des successeurs du Père Lacordaire, qu'a été imposé le dur sacrifice de reprendre l'habit du prêtre séculier et, à l'heure même où nous entreprenons d'expliquer et de défendre les droits et le domaine de la liberté, nous élimons depuis une partie de notre liberté personnelle. C'est à nous, écrivait-il, le plus humble des successeurs du Père Lacordaire, qu'a été imposé le dur sacrifice de reprendre l'habit du prêtre séculier et, à l'heure même où nous entreprenons d'expliquer et de défendre les droits et le domaine de la liberté, nous élimons depuis une partie de notre liberté personnelle.

C'est tout. Mais dans ce cri, presque étouffé, quel poignait aveu! Quel bref et fragile commentaire des leçons du livre!

Ouvrons-le, maintenant, spectateurs impuissants de toutes ces douleurs, s'il se peut avec une sérénité semblable à celle dont l'exemple nous fut si simplement offert. S'ouvrons, dans son magnifique développement, l'histoire des luttes soutenues par l'Église pour défendre la liberté de l'homme contre le paganisme qui traite avec lui les honêtes de l'esclavage; contre l'hérésie machievannique se prosternant, sous des noms divers, devant l'incorruptible fatalité; contre l'islam « faisant de Dieu l'unique cause active et portant dans ses mains le livre de la servitude »; contre la Réforme, se levant avec des cris de révolte, pour proclamer le libre examen et aboutissant au nom de la prédestination et de la grâce à la négation du libre arbitre; contre les écoles modernes, où se heurtent, parmi les savants, en une confuse coalition, les grands mots de nécessité, de déterminisme, d'irresponsabilité et nous comptions qu'au terme de cette longue route, l'orateur puisse s'écrier: Ah! messieurs, nous pouvons être fiers de l'Église. Il n'est pas un jour de son histoire où elle n'ait bataillé pour maintenir parmi les hommes la foi à la liberté!

Conquis par sa parole pressante, nous l'écou-

trons alors, avec une attentive émotion, définir l'essence de cette liberté pour laquelle l'Église a livré tant de combats; la prouver par la morale qui la suppose, par l'expérience qui la confirme, par le raisonnement qui la conduit; reconnaître les liens qui, par une mutuelle dépendance, l'attachent à l'intelligence, proclamer l'empire que, par la volonté, elle exerce sur l'âme et sur le corps, et chercher à quelle règle souveraine est elle-même soumise une si grande puissance.

Confondant à l'avance ceux qui, demain, vont, au nom de la raison, proscrire l'Église catholique, il nous la montrera justement dans cette raison même qu'on accuse l'Église d'avoir méprisée. « La raison, voilà la véritable loi intérieure... car rien ne saurait nous imposer un précepte, nous dicter un acte que par son intermédiaire. » Parvons là, à ce terme de notre effort, nous n'aurons plus en fin qu'un pas à franchir, pour apercevoir dans la loi divine, dans la sagesse infinie, dans la raison suprême, l'éternel foyer où s'allume la raison humaine.

Il ne saurait entrer dans ma pensée d'analyser ici les onze conférences ou entretiens, que ce grand sujet de la Liberté a inspirés en 1904 à M. Labbé Janvier. Je voudrais, seulement, en l'instant, en montrant comment, par quel lien se lie aux perpétuelles aspirations de l'humanité, il répond, sans recherche et sans effort, aux plus instantes préoccupations de l'heure actuelle, donner à ceux qui ignorent ce beau livre le désir de le connaître; je voudrais surtout, puisque aussi bien le temps du Carême ramène l'ouverture des Conférences annuelles, inspirer aux chrétiens qui veulent préserver et fortifier leur foi, la résolution d'aller entendre parler des Passions, celui qui, l'an dernier, parla de la Liberté.

L'avouera-t-il? Je voudrais, plus encore, que ma plume eût assez de force pour atteindre ceux que de longs préjugés dégoûtent de l'Église, et rendent, à l'heure présente, hostiles à sa cause ou indifférents aux coups qui la frappent. Lacordaire, « dans un pays où, disait-il, l'ignorance religieuse et la culture de l'esprit vont d'un pas égal et où l'erreur est plus hardie que profonde », avait voulu parler de choses divines dans une langue qui allât au cœur et à la situation de nos contemporains.

Notre pays n'a pas changé. L'ignorance religieuse demeure la grande faiblesse de ceux qui honorent, par-dessus tout, la culture de l'esprit; l'erreur est toujours hardie; je n'oserais pas dire qu'elle n'est pas aussi profonde. Un homme est là qui, à son tour, essaie, sans sacrifier la vérité, de la présenter aux hommes de son temps, dans une langue accessible à tous. Sans doute la spéciale mentalité de ceux qui font les lois, leur interdit de s'asseoir sous les voûtes d'un temple catholique, pour y entendre la parole d'un prêtre. Je ne saurais pas, de ce côté, être aussi optimiste que l'Église est traditionnelle, comme une accusée, à la barre de l'Assemblée nationale, de s'éclairer sur sa doctrine, en écoutant ceux qui ont qualité pour l'enseigner.

Est-ce trop demander? A. de Mau, de l'Académie française.

On devine sans peine la surprise du religieux. Les trois messes de Victor Hugo ont une histoire, que la visiteuse, interrogée, raconta au Père Gonzy.

Elle avait naguère — il y a fort longtemps — recueilli et soigné à La Barbade une fille du poète qui, mariée à un officier anglais contre la volonté de son père, était tombée, après la mort de son mari, dans une profonde misère et un violent désespoir.

Avant de la situation par une lettre de cette brave femme, Victor Hugo lui envoie deux mille francs, avec prière instante de ramener sa fille à Paris, ce qui fut fait.

Celle-ci, la négresse étant repartie pour les Antilles, tomba malade et mourut. Elle fut enterrée dans un cimetière de la rue de Valenciennes. Victor Hugo — c'était en 1832 — la rappelle donc, la supplie de revenir. Elle revient. La maladie, entre temps, s'était aggravée. La fille du poète dut être placée dans une maison de santé.

Négresse, une seconde fois, reprit le chemin de son pays, comblée de cadeaux par Victor Hugo qui, au moment du départ, lui adressa cette recommandation: « Quand vous apprendrez ma mort là-bas, faites dire trois messes pour moi. » Elle l'apprit un peu tard, mais n'en eut pas moins tenu à honneur de remplir sa promesse.

Ces trois messes auront mérité, l'autour des Châtiments, que la prière qu'il demanda, au moment de mourir, « à toutes les âmes ».

Au cours de sa séance d'hier, l'Académie des beaux-arts, présidée par M. Ed. Dédalle, a décidé la vacance d'autour de M. Barras, de la section de sculpture.

En conséquence, elle entendra la lecture des lettres des candidats dans sa prochaine séance.

C'est samedi 18 mars que la Compagnie nommera la commission mixte chargée de lui présenter une liste de candidats à la place vacante. Et qu'il scrupule aurait-elle de vendre, au besoin, sans un faux nom, chez un marchand? Et le joli argent de poche que celui qui se gagne de la sorte, si bon à dépenser sans rougir, ne serait-ce que tout à l'heure, à l'arrivée du courrier apportant les petits cartons du Bazar de la Charité? — Gaston Jollivet.

La transformation de la place du Carrousel se poursuit lentement, mais elle se poursuit.

désastre national, sa besogne est ou doit être éminemment réparatrice.

La veille de la guerre, il n'y avait peut-être pas une demi-douzaine de monarchistes avoués au Parlement... Le lendemain de la guerre, les monarchistes — le Temps le constate — sont arrivés néanmoins en majorité à l'Assemblée de Versailles. Les mêmes causes peuvent produire les mêmes effets.

La guerre civile est aussi redoutable que la guerre étrangère, et l'on doit malheureusement prévoir l'époque où les folles du régime républicain feront la partie belle à un prétendant fermement résolu à sauver son pays. — L. Des Moulins.

L'Humanité annonce qu'elle est assignée en cent mille francs de dommages-intérêts par Mme Syveton pour les articles que M. Jaurès y a publiés sur la mort tragique du malheureux député de Paris.

Mais notre confrère se flatte, qu'il nous permette de le lui dire, en déclarant que seuls M. Jaurès et l'Humanité sont poursuivis par Mme Syveton parmi les écrivains et les journaux de Paris.

Le Gaulois aura, en effet, son couvert mis à la même table que son confrère, et même il aura quelques friandises en plus.

Mme Syveton a assigné hier notre collaborateur M. de Maizières et solidairement Mme Leclaire et M. de Maizières, pour dommages-intérêts, et notre collaborateur M. Talmeyrot solidairement Gaulois en 25,000 francs de dommages-intérêts.

Nous attendons avec tranquillité la décision des juges, qui sera précédée de quelques agréables lumières qu'y répandraient nos avocats.

Le petit personnel du Sénat est en émoi. Voici pourquoi. Une grande partie de ce personnel loge dans une maison située au numéro 36 de la rue de Valenciennes et qui touche à une autre maison qui fait le coin de la même rue et de la rue de Valenciennes.

Depuis quelque temps on s'est aperçu que ces bâtiments menaçaient ruine et qu'il sera bientôt temps de s'inquiéter tant de leur solidité que de leur salubrité.

Pour reconstruire, il faut de l'argent. Si on s'adresse à l'État — à qui en réalité appartient l'emplacement de ces bâtiments — on craint qu'il ne les garde et les vende à bon prix, après avoir dit au Sénat: « Donnez une indemnité de logement à vos employés, qui iront habiter où ils voudront et n'en parlons plus. » Or, le Sénat veut avoir ses employés sous la main.

Parti du fonds de comptabilité du Sénat pour se procurer les fonds nécessaires à la construction de ces logements, on a demandé au gouvernement que de payer les intérêts pour les retraites... Cette combinaison n'est pas sans effrayer les petits employés, qui se disent: « Plus de logements, d'abord, et ensuite plus d'argent net pour nos retraites... Alors, qu'est-ce qui nous restera? »

Les trois messes de Victor Hugo. Un Dominicain, missionnaire aux Antilles, le Père Bertrand Gonzy, recevait il y a peu de temps la visite d'une vieille négresse, qui lui remit les honoraires de trois messes à célébrer pour le repos de l'âme de Victor Hugo.

On devine sans peine la surprise du religieux. Les trois messes de Victor Hugo ont une histoire, que la visiteuse, interrogée, raconta au Père Gonzy.

Elle avait naguère — il y a fort longtemps — recueilli et soigné à La Barbade une fille du poète qui, mariée à un officier anglais contre la volonté de son père, était tombée, après la mort de son mari, dans une profonde misère et un violent désespoir.

Avant de la situation par une lettre de cette brave femme, Victor Hugo lui envoie deux mille francs, avec prière instante de ramener sa fille à Paris, ce qui fut fait.

Celle-ci, la négresse étant repartie pour les Antilles, tomba malade et mourut. Elle fut enterrée dans un cimetière de la rue de Valenciennes. Victor Hugo — c'était en 1832 — la rappelle donc, la supplie de revenir. Elle revient. La maladie, entre temps, s'était aggravée. La fille du poète dut être placée dans une maison de santé.

Négresse, une seconde fois, reprit le chemin de son pays, comblée de cadeaux par Victor Hugo qui, au moment du départ, lui adressa cette recommandation: « Quand vous apprendrez ma mort là-bas, faites dire trois messes pour moi. » Elle l'apprit un peu tard, mais n'en eut pas moins tenu à honneur de remplir sa promesse.

On sait qu'il a été décidé de prolonger le jardin des Tuileries jusqu'au bord de la chaussée ouest de la place. La chose est faite, ou à peu près, en ce qui concerne la partie située entre l'Arc de Triomphe et le ministère des colonies; les arboriculteurs, en ce regard de volonté d'œuvre, hier, on plantait de ce côté les arbustes verts destinés à orner le nouveau jardin.

L'autre côté restera en l'état, pour le moment du moins. On manque de fonds, paraît-il. Quant à l'immense terre-plein qui forme le milieu de la place, effroyable Sahara en été, grêle inabordable en hiver, rien n'est décidé à son sujet. Et pourtant, il y aurait là quelque chose à faire, ne fût-ce qu'une pelouse semée de corbeilles de fleurs et coupée de petits chemins, comme il a été fait si heureusement sur l'emplacement du château des Tuileries.

L'admirable perspective n'y perdrait absolument rien et la place du Carrousel y gagnerait en élégance et en gaieté, en fraîcheur, ce qui lui manque pour être le coin le plus superbe de Paris, le plus superbe du monde.

Pour les besoins de l'art scénique moderne ou l'opérette anglaise a considérablement développé l'importance de la fantaisie excentrique et arbitraire, au regard de volontés d'œuvre, il est devenu nécessaire aux études dramatiques. Il s'agirait d'en charger les « Krémo », ces extraordinaires gymnastes dont les jeux incantés, à l'Olympia, sont un adoucissement des lois de la pesanteur. Jamais rien de comparable n'est venu dans un music-hall. Le programme comprendra, en outre, les « Krémo », les « Krémo de la Parisienne », avec Mmes Suzanne Derval et Rita del Rio; les phoques jongleurs, le grand Roland, etc.

On apprend à Calino qu'un de ses amis est malade. — Il a dû s'aliéner, lui dit-on, avec une fièvre de cheval! — Oh! cela n'est pas possible, fait le doux Calino; il ne sort plus qu'en automobile.

NOUVELLES A LA MAIN On apprend à Calino qu'un de ses amis est malade. — Il a dû s'aliéner, lui dit-on, avec une fièvre de cheval! — Oh! cela n'est pas possible, fait le doux Calino; il ne sort plus qu'en automobile.

UNE Dynastie d'Artistes Le Centenaire de M. Garcia à Londres

LES PREMIERS SOUVENIRS DE MADAME PAULINE VIARDOT

Dans trois jours, un aimable et alerte vieillard, porteur d'un nom illustre dans l'histoire de l'art lyrique, M. Manuel Garcia, célébré par les journaux de la Restauration, surtout quand il incarnait Otello, Don Juan ou Almaviva. Lui-même s'est acquis une grande réputation comme professeur de chant. Et, depuis ses dernières années, il a été classé à l'Académie royale de musique de Londres.

Ses deux sœurs se sont illustrées sur la scène: l'une, Maria Garcia, fut cette divine Malibran que les vœux de M. Manuel Garcia ont immortalisée; l'autre est Mme Pauline Viardot, la créatrice de Fidèle, du Prophète, qui va entrer dans sa quatre-vingt-cinquième année.

La grande artiste compte assister aux fêtes du centenaire de son frère, et ce propos, nous lui avons demandé d'évoquer, pour les lecteurs du Gaulois, quelques-uns de ses souvenirs de famille. Avec une bonne grâce dont nous tenons à la remercier vivement, Mme Pauline Viardot s'est empressée d'acquiescer à notre désir. Elle nous a remis quelques feuillets écrits de sa main, qui contiennent entre autres le récit de ses trois débuts au théâtre... comme spectateur.

Mes premiers souvenirs Ceci se passait en 1824, à Majesty's Theatre, à Londres. J'avais quelque chose comme trois ans. On m'avait mené au théâtre pour la première fois de ma vie. C'était la première représentation d'un opéra. Je me vois encore debout, les deux mains de ma mère dans les miennes, et un avant-scène de parterre, la tête sur le mains. La salle peu éclairée, la scène sombre. Le profil du chef d'orchestre se détachait très nettement sur le fond obscur de l'avant-scène d'en face, éclairé en dessous par les quinquels des musiciens qui étaient près de lui. C'était une figure maigre, malade et blême, avec une tache à la Saint-Saëns qui disparaissait dans l'ombre, par moments, suivant les mouvements du bras droit, et reparaissait tout à coup, d'autant plus blanche. J'ai conservé le souvenir de personnages habillés de vert, dans une forêt dont les grands arbres étaient secoués par un vent terrible.

Ces coups de feu désagréables et subtils qui vous assourdissent. Puis un grand et affreux hibou, aux yeux flamboyants, s'est mis à battre des ailes en criant: « Hou! hou! » Et enfin, un monsieur a retiré sa casaque verte et s'est mis à allumer des pipes veilles sur un grand arbre et à compter une à une les trois et les quatre pétards de plusieurs côtés, et un grand diable, tout en rouge, a fait son apparition. Je me suis mise à crier de terreur et maman m'a emmenée à la maison où l'on m'a couchée sur le-champ.

Le chef d'orchestre, c'était Weber qui dirigeait la première représentation du Freyschutz. Je suis fière d'avoir assisté à cette solennité.

Mon deuxième début eut lieu à New-York, un an plus tard. On jouait le Barbier de Séville, de Rossini. Mon père jouait Almaviva, ma sœur, Rosine; mon frère — le centenaire — Figaro, et maman, la vicieuse.

Vous dire ma joie enfantine d'assister à cette soirée! Durant un entr'acte, on me mena dans les coulisses voir mon père. Soudain, parut un affreux homme, pâle, maigre, tout habillé de noir, avec un immense chapeau noir aussi. Il se pencha vers moi.

Du long trajet de Vera-Cruz à Mexico je n'ai conservé que le souvenir de grandes routes barrées à chaque instant par de gros arbres abattus en travers et par de grands blocs de pierre. Il fallait alors soulever la voiture pour franchir les obstacles quand on ne pouvait pas les tourner. Ma mère et moi, nous restions dans la voiture, mon père et mon frère étaient à cheval et nous rapportaient de vrais bouquets de superbes fleurs blanches et rouges. Pensez si tout cela devait amuser un enfant de mon âge!

À Mexico — je devais avoir cinq ans et demi — on m'a envoyé à l'école pour apprendre à lire et à coudre. Il y avait là une petite chère qui me procurait du bien grandes distractions. On me grondait beaucoup parce que j'étais gauchère — du reste, je le suis encore. Je recevais pas mal de tapes... On me retira alors de cette école pour me placer dans une institution dirigée par des religieuses. Je vois encore la classe, une grande salle blanche à la chaux, éclairée par cinq hautes et larges fenêtres s'ouvrant sur un jardin enbaumé. Un grand crucifix garnissait le mur du fond. Les portes du couvent fermaient à quatre heures précises. Il arrivait parfois que les parents des élèves arrivaient en retard. Nous en profitions alors pour aller nous promener par groupes dans la ville, où l'on finissait par nous retrouver. Mes parents me retirèrent de cette seconde école et me laissèrent travailler à ma guise, à la maison. Je commençai alors le piano avec l'organiste de la cathédrale.

Enfin, un souvenir lointain sur les commentaires de ma carrière lyrique. En 1837 — j'avais seize ans — eut lieu la répétition générale d'un opéra de Persiani. Mme Albertazzi n'y avait qu'un rôle secondaire, mais il était compensé par un grand air. La salle était archicomble. Au dernier moment, Mme Albertazzi fut prévenue qu'elle se trouvait subitement indisposée et qu'elle ne peut chanter. Grand émoi. J'étais avec maman dans la salle. On vient me supplier de chanter au moins l'air. Je le fis sans façon et je déchiffrai simplement, mais avec beaucoup de succès le morceau. Le directeur — c'était, ma foi, M. Viardot — et le compositeur venaient que je chante le rôle le lendemain, à la première représentation. Mais... halte-là! maman ne voulait pas entendre de cette oreille. Un deuxième rôle, sa fille! La fièvre Castillane se drapa dans son manteau et je fus bien obligée de lui obéir. Et pourtant, cela m'aurait permis de chanter un rôle dans un opéra inconnu, ce qui me l'aurait volontiers appris par cœur ce petit rôle qui n'avait qu'un air et qu'un duo!

Mme Pauline Viardot, née Garcia Nous commencerons demain la publication du nouveau roman

Le Mystère de Gaude que vient d'écrire, pour les lecteurs du GAULOIS, notre distingué collaborateur M. FÉLIX DUQUESNEL

Bloc-Notes Parisien Un deuil à la Bibliothèque nationale

M. Léopold Delisle, dont tous les lettrés ont regretté la brutale et incompréhensible mise à la retraite, vient d'avoir la douleur de perdre sa femme.

Quitter la Bibliothèque nationale, où elle avait tant travaillé, c'était pour M. Delisle, dans son âge, cela se pouvait à la rigueur, mais voir son mari partir ainsi de la situation qu'il s'était acquise par tant de labeur et de savoir, cela, elle n'a pu le supporter, et elle quitta la Bibliothèque nationale pour l'étranger.

Il n'est pas un homme de science au monde qui ne sache quelle est la valeur de M. Léopold Delisle, de son érudition et de son travail. Il est l'un des historiens, et ses monographies sont des trésors pour ceux qui ne se bornent pas à l'étude des grands faits historiques, ou qui veulent les comprendre par les petites causes qui sont souvent les véritables moteurs de l'histoire.

Mme Léopold Delisle était bien la femme qu'il fallait à ce savant: elle était la fille d'Eugène Burnouf, la petite-fille de Jean-Louis Burnouf, la cousine d'Emile Burnouf et de la belle-sœur de M. Gaston Boissier, secrétaire perpétuel de l'Académie française. Elle était, elle-même, et elle le fut de membres de l'Institut.

Cette dynastie des Burnouf est des plus illustres: Jean-Louis fut le premier. Fils d'artistes, il était né à Urvilley, en Normandie, vers le commencement de l'année 1808, professeur de rhétorique au lycée Charlemagne. Rapidement, il devint maître de conférences à l'École normale, professeur au Collège de France et membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres.

C'était un latiniste et un helléniste de premier ordre. Sa traduction de Tacite est restée la meilleure. Son fils Eugène, né à Paris en 1801, est mort en 1854, au moment où venait d'être nommé inspecteur général de l'enseignement supérieur. Ses travaux étaient épuisés, et il écrivait tristement à son cousin Emile Burnouf, qu'il craignait de ne pouvoir arriver à corriger la fin de son dernier ouvrage.

Élevé à l'École des Chartes il s'était consacré à l'étude des langues orientales, le pali d'Afrique, la langue sacrée des Hindous; le sanscrit, et enfin le zend, la langue perdue de Zoroastre, qu'il eut la gloire de retrouver tout seul.

Anquetil-Duperron avait rapporté d'Orient par un sauvetage héroïque les manuscrits du Zend-Avesta, qui était en quelque sorte la Bible des anciens Persans. On en avait la traduction en sanscrit, et Anquetil-Duperron la traduisit en français.

Eugène Burnouf s'accrocha à ces manuscrits incompréhensibles, et ne les quitta plus qu'il n'eût retrouvé dans les mêmes idées. Ces familles s'allièrent entre elles, et ce fut un triomphe égal à celui de Champollion, et en 1835, l'Académie des inscriptions l'appela précisément à remplacer Champollion le jeune, qui venait de mourir.

Il eut trois filles dont l'une a épousé M. Léopold Delisle, une autre M. Gaston Boissier. Son cousin germain, Emile Burnouf, son cadet de vingt ans, a été directeur de l'École d'Albanais et a fait d'importants travaux sur la doctrine de Platon, sur le sanscrit, sur les Védas, et a publié un dictionnaire classique sanscrit-français.

Ce que sont ces familles de savants et ce que sont leurs travaux, ce serait trop à dire à écrire. L'idée du devoir et de la science est si profondément ancrée dans leur esprit, que ces savants ne se meuvent à l'aise dans leur intérieur qu'avec une femme élevée dans les mêmes idées. Ces familles s'allièrent entre elles, et c'est un sujet d'admiration que l'harmonie qui régnait dans ces ménages et la façon dont les femmes participent moralement aux peines, aux préoccupations, aux succès de leur mari.

Mme Léopold Delisle était de celles-là. Son salon, au vieux palais Marini de la Bibliothèque nationale, s'était fait hospitalier pour les jeunes. On y encourageait leurs travaux; on leur donnait cette apparence du monde que font quelques savants et que d'autres recherchent comme le meilleur des désistements. On y entendait Mme Léopold Delisle questionner chacun sur ses recherches, et les réponses étaient de celles qui auraient profondément étonné les gens du monde.

— On s'est occupé de l'époque carolingienne. Je n'ai pu prendre part à la discussion: je ne connais que l'époque mérovingienne. Dans cent ans, on sera plus spécialisé encore, et l'on verra des savants déclarer qu'ils ne sortent pas du vingtième siècle. Au point de vue, pour moi, même sous ce rapport, China. Mais il n'y aura pas de femme de savant plus aimable et plus digne de respect et d'estime que Mme Léopold Delisle.

Tout-Paris Monsieur le directeur, Je prends la liberté de vous envoyer la lettre que j'adresse à un rédacteur de l'Éclair de Montpellier, qui, sous la signature Doctor Delisle, a essayé de me reprocher, dans un interview donné par moi à M. G. de Maizières, du Gaulois, le 1^{er} mars courant. Vous jugerez vous-même s'il y a lieu de publier cette réponse dans votre excellent journal: Quimper, 9 mars.

Monsieur, Vous m'avez fait parvenir l'article que vous avez écrit dans l'Éclair de Montpellier pour répondre à l'interview de M. G. de Maizières, paru dans le Gaulois le 3 mars courant. Permettez que je vous en rende compte. Evidemment, monsieur, nous ne sommes pas placés au même point de vue. Vous ne voyez les associations culturelles qu'au point de vue des ressources matérielles qu'elles peuvent fournir, et moi je les ai considérées, dans leur principe, indépendamment de ces ressources. Mais, sans doute, la différence de nos conclusions, car je pense que l'un et l'autre nous sommes également dévoués à l'Église et au Pape.

En ce point de vue, les associations culturelles nous paraissent offrir de sérieux avantages: l'usage provisoire des églises, des presbytères et du mobilier religieux, et pour ce motif nous ne craignons pas de défendre, au moins dans ce rapport, elles ne sont que des sources adreintes tendues par nos adversaires pour y attirer les catholiques et mieux les écraser.

Mais, au point de vue des associations culturelles créées par l'État, régies par l'État et à la libre discrétion de l'État, on leur peut essentiellement est non seulement de procurer des ressources matérielles, mais encore de servir à l'organisation du culte et le choix des ministres; comme elles pourront toujours le faire en dehors de la hiérarchie ecclésiastique, il est évident que d'après la lettre de la loi en projet, elles seront constituées dans une situation absolument schismatique.

Vous me direz, monsieur, que les individus restorés soumis au Pape et aux évêques. Je veux bien le croire, non sans quelque distance, car ces associations seront indistinctement ouvertes à tout le monde; mais l'association elle-même, dans sa nature, dans son organisation et son fonctionnement, n'en restera pas moins une puissance spirituelle unitaire et schismatique, tant qu'elle n'aura pas été expressément approuvée par le Souverain-Pontife, et j'ai le droit de croire qu'elle le soit jamais dans les termes où la loi la forme.

Volonté, monsieur, toute ma pensée exprimée en termes aussi précis que possible. — Après cela, je n'ai pas besoin de vous dire que j'approuve et que je favorise de tout mon pouvoir les associations religieuses régulièrement établies sous l'autorité et la direction de l'Église. C'est avec une association de ce genre que, depuis bientôt trois ans, je nourris cent de mes pensées, et de leur traitement.

Enfin vous me dites que l'on peut se servir de la loi qui va être substituée au Concordat, comme on se sert de la loi de 1901, pour établir des écoles chrétiennes, à comparaison des associations religieuses, et schismatique, tant qu'elle n'aura pas été expressément approuvée par le Souverain-Pontife.

Vous le savez, monsieur, l'assurance de ma respectueuse considération. FRANC. VITO DUBILLARD, Evêque de Quimper et de Léon.

Veillez agréer, cher monsieur Meyer, l'assurance de mes sentiments dévoués. FRANC. VITO, Evêque de Quimper et de Léon.

Le Financier au Théâtre Par M. André Picard

Parmi des braves le rideau tomba lentement sur le dernier acte des Ventres dorés.

Et mon voisin, affaîlé sur son fauteuil, gémit douloureusement. — Mon Dieu, mon Dieu!... J'en étais sûr!... Homme entre deux âges, à barbe grisonnante et soignée, il avait l'équilibre correcte de ceux qu'on voit, entre une heure et trois, fumer négligemment leur cigare à la Bourse, près d'un pilier, au milieu du tapage et de la cohue éternelle.

« J'en étais sûr, répétait-il en hochant la tête. C'est sans illusion que je suis venu ici, que j'ai payé mon fauteuil au bureau. Je me doutais que j'en verrais et que j'en entendrais pour mon argent, que je serais parti à partie, qu'aux applaudissements d'une salle exultante, on me mènerait à la fois mille fois sans s'en apercevoir, d'une main vigoureuse l'autre sur dramatique, allait encore closer le financier au pilori, le montrer une fois de plus sous son aspect le plus repoussant et le plus tragique, établir ses responsabilités dans le drame éternel de l'humanité qui souffre, dénoncer ses crimes... Cela ne pouvait pas durer. »

« Ce M. Fabre, c'est un jeune, n'est-ce pas?... Et il a du talent, de la verde, de l'emportement, du courage... de la sincérité même, le malheureux. Il a fait une pièce sur les politiciens, qui était une puissante synthèse de la vie publique, où tout était, avec une ombre et rude franchise, sur les honêtes, les mœurs et les idées sociales de ce temps. »